



Franz Schubert (1797 – 1828)

Der Jüngling am Bache (1812)

Friedrich von Schiller (1759 – 1805)

An der Quelle saß der Knabe,
Blumen wand er sich zum Kranz,
Und er sah sie fortgerissen
Treiben in der Wellen Tanz.
Und so fliehen meine Tage
Wie die Quelle rastlos hin !
Und so bleichet meine Jugend,
Wie die Kränze schnell verblühen !

Fraget nicht, warum ich traure
In des Lebens Blüthenzeit !
Alles freuet sich und hoffet,
Wenn der Frühling sich erneut.
Aber diese tausend Stimmen
Der erwachenden Natur
Wecken in dem tiefen Busen
Mir den schweren Kummer nur.

Was soll mir die Freude frommen,
Die der schöne Lenz mir beut ?
Eine nur ists, die ich suche,
Sie ist nah und ewig weit.
Sehnend breit ich meine Arme
Nach dem teuren Schattenbild,
Ach ich kann es nicht erreichen,
Und das Herz bleibt ungestillt !

Komm herab, du schöne Holde,
Und verlaß dein stolzes Schloß !
Blumen, die der Lenz geboren,
Streu ich dir in deinen Schoß.
Horch, der Hain erschallt von Liedern
Und die Quelle rieselt klar !
Raum ist in der kleinsten Hütte
Für ein glücklich liebend Paar.

Le jeune homme près du ruisseau

Au bord de la source le jeune homme était assis,
Il se tressait une couronne de fleurs,
Et il les vit emportées au loin,
Emportées par la danse des vagues.
« Et c'est ainsi que s'envolent mes jours,
Comme la source, sans répit !
Et ainsi pâlit ma jeunesse,
Comme les couronnes bien vite fanées !

Ne demandez pas pourquoi je suis en deuil
En plein pendant les années fleuries de la vie !
Tout se réjouit et espère,
Lorsque le printemps revient.
Mais ces mille voix
De la nature qui renaît
N'éveillent au fond de mon cœur
Qu'un lourd chagrin.

Que peut bien m'inspirer la joie
Que le beau printemps me donne ?
Il n'y en a qu'une seule que je recherche,
Elle est proche et éternellement loin.
Nostalgique, j'ouvre mes bras
Vers sa précieuse ombre,
Ah, je ne puis l'atteindre,
Et mon cœur reste inapaisé !

Descends donc, ma belle gracieuse,
Et abandonne ton fier château !
Les fleurs que le printemps a fait naître,
Je les répandrai sur ton sein.
Écoute les bois résonner de chansons,
Et la source claire ruisseler !
Il y a de la place dans la moindre cabane
Pour un couple amoureux et heureux. »

Geheimes (1821)

Johann W. von Goethe (1749 – 1832)

Über meines Liebchens Äugeln
Stehn verwundert alle Leute ;
Ich, der Wissende, dagegen
Weiß recht gut was das bedeute.

Denn es heißt : ich liebe diesen,
Und nicht etwa den und jenen.
Lasset nur ihr guten Leute
Euer Wundern, euer Sehnen !

Ja, mit ungeheuren Mächten
Blicket sie wohl in die Runde ;
Doch sie sucht nur zu verkünden
Ihm die nächste süße Stunde.

Versunken (1821)

Johann W. von Goethe (1749 – 1832)

Voll Locken kraus ein Haupt so rund ! –
Und darf ich dann in solchen reichen Haaren
Mit vollen Händen hin und wieder fahren,
Da fühl' ich mich von Herzensgrund gesund.
Und küß ich Stirne, Bogen, Auge, Mund,
Dann bin ich frisch und immer wieder wund.
Der fünfgezackte Kamm, wo sollt' er stocken ?
Er kehrt schon wieder zu den Locken.
Das Ohr versagt sich nicht dem Spiel,
[Hier ist nicht Fleisch, hier ist nicht Haut,]
So zart zum Scherz, so liebeviel !
Doch wie man auf dem Köpfcchen kraut,
Man wird in solchen reichen Haaren
Für ewig auf und nieder fahren.
[So hast du, Hafis, auch gethan,
Wir fangen es von vornen an.]

Secret

Devant les œillades de ma bien-aimée
Tout le monde se tient étonné ;
En revanche, moi qui les connais,
Je sais bien ce qu'elles signifient.

Car elles disent : je l'aime lui,
Et non pas tel ou tel autre.
Abandonnez donc, braves gens,
Votre surprise, votre désir !

Oui, avec des pouvoirs immenses
Elle jette ses regards à la ronde ;
Mais elle cherche seulement à lui révéler
La prochaine heure de douceur.

Englouti

Une tête si blonde, pleine de boucles frisées ! –
Et si je puis, dans une chevelure si opulente,
Aller et venir à pleines mains,
Alors je me sens bien au plus profond de mon cœur.
Et si j'embrasse front, sourcils, yeux, bouche,
Alors je suis fraîchement et perpétuellement blessé.
Le peigne à cinq dents, où doit-il s'arrêter ?
Il revient déjà dans tes boucles.
L'oreille ne se refuse pas au jeu,
[Ici, pas de chair, ici, pas de peau,]
Si délicate à cajoler, si adorable !
Mais quand on caresse cette petite tête,
On veut dans une telle chevelure,
Aller et venir pour toujours.
[Ainsi as-tu fait toi aussi, Hâfiz,
Et nous recommençons depuis le début.]

Claude Debussy (1862 – 1918)

Le promenoir des deux amants, L 118 – Tristan L’Hermite (1601 – 1655)

Der Schiffer (1820)

Friedrich von Schlegel (1772 – 1829)

Im Winde, im Sturme befahr’ ich den Fluss,
Die Kleider durchweicht der Regen im Guss ;
Ich lenke – ich peitsche mit mächtigem Schlag
Die Wellen, erhoffend mir heiteren Tag.

Die Fluten, sie jagen das schwankende Schiff,
Es drohet der Strudel, es drohet der Riff,
Gesteine entkollern den felsigen Höh’n,
Und Fichten, sie sausen wie Geistergestöh’n.

So mußte es kommen – ich hab es gewollt,
Ich hasse ein Leben behaglich entrollt ;
Und schlängeln die Fluten den dröhnenden Kahn,
Ich priese doch immer die eigene Bahn.

Es tose des Wassers ohnmächtiger Zorn,
Dem Herzen entquillet ein seliger Born,
Die Nerven erfrischend – o himmlische Lust !
Dem Sturme gebiethen mit männlicher Brust.

Der zürnenden Diana (1820)

Johann Mayrhofer (1787 – 1836)

Ja, spanne nur den Bogen, mich zu töten,
Du himmlisch Weib ! Im zornigen Erröten
Noch reizender. Ich werd’ es nie bereuen :
Daß ich dich sah am buschigen Gestade
Die Nymphen überragen in dem Bade ;
Der Schönheit Funken in die Wildniß streuen.

Den Sterbenden wird noch dein Bild erfreuen.

Er atmet reiner, er atmet freier,
Wem du gestrahlet ohne Schleier.
Dein Pfeil, er traf – doch linde rinnen
Die warmen Wellen aus der Wunde :
Noch zittert vor den matten Sinnen
Des Schauens süße letzte Stunde.

Le batelier

Dans le vent, dans la tempête, j’arpente la rivière,
La pluie torrentielle me transperce les habits ;
J’écarte, je fouette avec des coups puissants
Les vagues, en me souhaitant des jours meilleurs.

Les flots, ils prennent en chasse le bateau qui gémit,
Le tourbillon le menace, le récif le menace,
Des pierres dévalent des hauteurs rocheuses,
Et les sapins soupirent comme des spectres gémissants.

Cela devait en être ainsi, je l’ai voulu,
Je hais une vie qui se déroule confortablement ;
Et même si les vagues étreignaient la barque grinçante,
Je revendiquerais encore mon propre chemin.

Et si la colère impuissante de l’eau gronde,
De mon cœur jaillit une source bénie,
Rafraîchissant les nerfs – ô plaisir céleste !
Pour dominer la tempête d’un cœur viril.

A Diane en colère

Oui, tends donc ton arc pour me tuer,
Toi, femme céleste ! Rougissante de colère
Tu es encore plus ravissante. Je ne le regretterai jamais :
De t’avoir vue sur le rivage plein de buissons,
Surpassant les nymphes pendant leur bain ;
Lançant des étincelles de beauté dans la nature sauvage.

Ton image peut encore réjouir le mourant.

Il respire un air plus pur, il respire plus librement,
Celui devant qui tu as brillé sans voile.
Ta flèche, elle a fait mouche – mais douces coulent
Les vagues chaudes de ma blessure :
Mes sens faiblissants tremblent encore
En te contemplant un dernier doux instant.

Auprès de cette grotte sombre (1904)

Auprès de cette grotte sombre
Où l’on respire air si doux,
L’onde lutte avec les cailloux
Et la lumière avecque l’ombre.

Ces flots, lassés de l’exercice
Qu’ils ont fait dessus de gravier,
Se reposent dans ce vivier
Où mourut autrefois Narcisse...

L’ombre de cette fleur vermeille
Et celle de ces joncs pendants
Paraissent estre là-dedans
Les songes de l’eau qui sommeille.

Crois mon conseil, chère Climène (1910)

Crois mon conseil, chère Climène ;
Pour laisser arriver le soir,
Je te prie, allons-nous asseoir
Sur le bord de cette fontaine.

N’ouis-tu pas soupirer Zéphire,
De merveille et d’amour atteint,
Voyant des roses sur ton teint,
Qui ne sont pas de son empire ?

Sa bouche d’odeur toute pleine
A soufflé sur notre chemin,
Mélant un esprit de jasmin
À l’ambre de ta douce haleine.

Je tremble en voyant ton visage (1910)

Je tremble en voyant ton visage
Flotter avecque mes désirs,
Tant j’ai de peur que mes soupirs
Ne lui fassent faire naufrage.

De crainte de cette aventure
Ne commets pas si librement
À cet infidèle élément
Tous les trésors de la Nature.

Veux-tu, par un doux privilège,
Me mettre au-dessus des humains ?
Fais-moi boire au creux de tes mains,
Si l’eau n’en dissout point la neige.

Clara Schumann (1819 – 1896)

Walzer (1834 ?)

Johann Peter Lyser (1804 – 1870)

Horch ! Welch' ein süßes harmonisches Klingen :
Flüstern erhebt sich zum jubelnden Laut.
Lass mich dich, reizendes Mädchen, umschlingen,
Wie ein Geliebter die liebende Braut.

Komm ! Lass mit den wogenden Tönen uns schweben,
Die uns wie Stimmen der Liebe umwehn :
So uns der seligsten Täuschung ergeben,
Glücklich es wähnen, was nie kann geschehn.

Auge in Auge mit glühenden Wangen,
Bebende Seufzer verlangender Lust !
Ach ! Wenn die Stunden der Freude vergangen,
Füllet nur trauernde Sehnsucht die Brust.

Nimmer erblüht, was einmal verblüht,
Nie wird die rosige Jugend uns neu,
O drum, eh das Feuer der Herzen verglüht,
Liebe um Liebe, noch lächelt der Mai.

Was weinst du, Blümlein (1853)

Herrmann Rollett (1819 – 1904)

Was weinst du, Blümlein, im Morgenschein ?
Das Blümlein lachte : Was fällt dir ein !
Ich bin ja fröhlich, ich weine nicht –
Die Freudenträne durch's Aug' mir bricht.

Du Morgenhimmel, bist blutig rot,
Als läge deine Sonne im Meere tot ?
Da lacht der Himmel und ruft mich an :
Ich streue ja Rosen auf ihre Bahn ! –

Und strahlend flammte die Sonn' hervor,
Die Blumen blühten freudig empor.
Des Baches Wellen jauchzten auf,
Und die Sonne lachte freundlich darauf !

Valse

Écoute ! Quel bruit doux et harmonieux :
Des murmures croissent en sons enthousiastes.
Laisse-moi, belle jeune fille, t'enlacer,
Comme un amant sa fiancée bien-aimée.

Viens ! Laissons-nous flotter avec les sons qui voguent
Et qui nous entourent comme des voix de l'amour :
Ainsi, adonnons-nous à l'illusion bénie,
Heureux de croire à ce qui ne peut jamais advenir.

Yeux dans les yeux, avec les joues brillantes,
Soupirs tremblants de volupté désirée !
Ah ! Quand ces heures de joie auront disparues,
Ma poitrine ne se remplira que de nostalgie endeuillée.

Jamais ne refleurira ce qui s'est fané une fois,
Jamais la rose jeunesse ne nous reviendra,
C'est pourquoi, avant que le feu de nos cœurs ne s'éteigne,
Amour dans l'amour, puisse mai nous sourire encore.

Pourquoi pleures-tu, petite fleur

Pourquoi pleures-tu, petite fleur, dans la lumière du matin ?
La petite fleur rit : Quelle idée !
Je suis joyeuse au contraire, je ne pleure pas –
Des larmes de joie me remplissent les yeux.

Ciel du matin, es-tu rouge comme le sang,
Comme si ton soleil gisait mort dans la mer ?
Le ciel rit et me répond :
Au contraire, je répands des roses sur son chemin ! –

Et le soleil lança des rayons enflammés,
Les fleurs écloront joyeusement.
Les vagues du ruisseau poussèrent des cris de joie,
Et à cette vue, le soleil rit de bon cœur !

Volklied (1840)

Heinrich Heine (1797 – 1856)

Es fiel ein Reif in der Frühlingsnacht,
Es fiel auf die zarten Blaublümlein :
Sie sind verwelket, verdorret.

Ein Jüngling hatte ein Mädchen lieb ;
Sie flohen heimlich von Hause fort,
Es wußt' weder Vater noch Mutter.

Sie sind gewandert hin und her,
Sie haben gehabt weder Glück noch Stern,
Sie sind gestorben, verdorben.

Warum willst du and're fragen (1841)

Friedrich Rückert (1788 – 1866)

Warum willst du and're fragen,
Die's nicht meinen treu mit dir ?
Glaube nicht, als was dir sagen
Diese beiden Augen hier !

Glaube nicht den fremden Leuten,
Glaube nicht dem eignen Wahn ;
Nicht mein Tun auch sollst du deuten,
Sondern sieh die Augen an !

Schweigt die Lippe deinen Fragen,
Oder zeugt sie gegen mich ?
Was auch meine Lippen sagen,
Sieh mein Aug', ich liebe dich !

Chanson populaire

Une gelée blanche tomba dans la nuit printanière
Elle tomba sur les délicates fleurs bleues :
Elles se fanèrent et se desséchèrent.

Un jeune homme aimait d'amour une jeune fille ;
Ils s'enfuirent en secret de la maison,
Ni le père ni la mère ne le surent.

Ils ont erré et marché ici et là,
Ils n'ont pas eu de chance ni de bonne étoile,
Ils sont morts, ils ont péri.

Pourquoi en interroger d'autres

Pourquoi en interroger d'autres,
Qui ne te sont pas fidèles ?
Ne crois rien, que ce que te disent
Ces deux yeux là !

Ne crois pas les étrangers,
Ne crois pas ta propre imagination ;
N'interprète pas même mes actes,
Mais regarde ces yeux !

Tes lèvres taisent-elles tes questions,
Ou bien témoignent-elles contre moi ?
Aussi, quoique disent mes lèvres,
Vois mes yeux, je t'aime !

Robert Schumann (1810 – 1856)

Lorelei (1843)

Heinrich Heine (1797 – 1856)

Ich weiß nicht, was soll es bedeuten,
Daß ich so traurig bin ;
Ein Märchen aus alten Zeiten,
Das kommt mir nicht aus dem Sinn.

Die Luft ist kühl und es dunkelt,
Und ruhig fließt der Rhein ;
Der Gipfel des Berges funkelt
Im Abendsonnenschein.

Die schönste Jungfrau sitzet
Dort oben wunderbar,
Ihr goldnes Geschmeide blitzet
Sie kämmt ihr goldenes Haar.

Sie kämmt es mit goldenem Kamme
Und singt ein Lied dabei ;
Das hat eine wundersame,
Gewaltige Melodei.

Den Schiffer im kleinen Schiffe
Ergreift es mit wildem Weh ;
Er schaut nicht die Felsenriffe,
Er schaut nur hinauf in die Höh'.

Ich glaube, die Wellen verschlingen
Am Ende Schiffer und Kahn ;
Und das hat mit ihrem Singen
Die Lorelei getan.

La Lorelei

Je ne sais pas ce que cela signifie
Et pourquoi je suis si triste ;
C'est un conte des anciens temps
Qui ne me sort pas de la tête.

L'air est froid, il fait sombre,
Et le Rhin coule paisiblement.
Le sommet de la montagne étincelle
Dans la lueur du soleil couchant.

La plus belle des vierges est assise
Là-haut, splendide,
Ses bijoux d'or flamboient,
Elle peigne ses cheveux d'or.

Elle les coiffe avec un peigne d'or
Tout en chantant une chanson
Qui possède une étrange
Et violente mélodie.

Le batelier dans son petit esquif
En est étreint d'une douleur sauvage,
Il ne regarde pas les récifs,
Il ne regarde que vers les hauteurs.

Je crois qu'à la fin, les vagues
Ont englouti le batelier et sa barque ;
Et cela, c'est avec son chant
Que la Lorelei l'a fait.

Aus den hebräischen Gesängen (1840)

D'après Lord George Byron (1788 – 1824)
Traduction de Karl Julius Körner (1793-1873)
Publiée par le père de Schumann

Mein Herz ist schwer ! Auf ! Von der Wand
Die Laute, nur sie allein mag ich noch hören ;
Entlocke mit geschickter Hand
Ihr Töne, die das Herz betören !
Kann noch mein Herz ein Hoffen nähren,
Es zaubern diese Töne her,
Und birgt mein trocknes Auge Zähren,
Sie fließen, und mich brennt's nicht mehr !

Nur tief sei, wild der Töne Fluß,
Und von der Freude weggekehret !
Ja, Sänger, daß ich weinen muß,
Sonst wird das schwere Herz verzehret !
Denn sieh ! vom Kummer ward's genähret ;
Mit stummem Wachen trug es lang ;
Und jetzt vom Äussersten belehret –
Da brech' es oder heil' im Gesang !

My soul is dark

(Poème original)
Extrait de *Selection of Hebrew Melodies* (1815)
Lord George Byron (1788 – 1824)

My soul is dark – Oh ! Quickly string
The harp I yet can brook to hear ;
And let thy gentle fingers fling
Its melting murmur o'er mine ear.
If in this heart a hope be dear,
That sound shall charm it forth again :
If in these eyes there lurk a tear,
'Twill flow, and cease to burn my brain.

But bid the strain be wild and deep,
Nor let thy notes of joy be first :
I tell thee, minstrel, I must weep,
Or else this heavy heart will burst ;
For it had been by sorrow nursed,
And ached in sleepless silence long ;
And now 'tis doomed to know the worst,
And break at once – or yield to song.

Extrait des chants hébraïques

(Mon âme est sombre)

Mon cœur est sombre ! Allons ! Décroche vite
Du mur le luth, que seul je veux encore entendre ;
Délie de ta main habile
Ses sonorités qui envoûtent le cœur.
Si mon cœur peut nourrir encore quelque espoir,
Ses notes pourront le charmer
Et mes yeux secs ne retiendront plus leurs larmes,
Elles couleront et cesseront de me brûler l'âme.

Mais rends le flot des sons profond et sauvage,
Et qu'il se détourne de la joie !
Oui, chanteur, que je doive pleurer,
Sinon mon cœur sombre va se consumer !
Car regarde ! Il fut nourri par le chagrin,
Accablé de longues veilles muettes,
Et maintenant qu'il est condamné au pire,
Qu'il se brise ou renaisse au chant !

Die Lotosblume (1840)

Heinrich Heine (1797 – 1856)

Die Lotosblume ängstigt
Sich vor der Sonne Pracht
Und mit gesenktem Haupte
Erwartet sie träumend die Nacht.

Der Mond, der ist ihr Buhle
Er weckt sie mit seinem Licht,
Und ihm entschleierte sie freundlich
Ihr frommes Blumengesicht,

Sie blüht und glüht und leuchtet
Und starret stumm in die Höh' ;
Sie duftet und weinet und zittert
Vor Liebe und Liebesweh.

Mädchen-Schwermut (1852)

Lily Bernhard (? – 1840)

Kleine Tropfen, seid ihr Tränen
An den Blumenkelchen da ?
Oder war's des Herzens Sehnen,
Das die Blumen weinen sah ?

Frühlingssäuseln, wehst die Klagen
In das zarte junge Grün?
Oder hör' nur ich es fragen :
Wo sind deine Freuden hin ?

Gottes Augen seid ihr nimmer,
Sternlein in dem Himmelszelt !
Ach, es strahlt kein Trostesschimmer
In die freudenlose Welt !

La fleur de lotus

La fleur de lotus s'inquiète
Devant la splendeur du soleil,
Et, avec la tête inclinée,
Elle attend la nuit en rêvant.

L'astre lunaire, son amant,
De sa lumière la réveille,
Et, souriante elle lui dévoile
Son gracieux visage floral,

Elle fleurit et brille et rayonne,
Et regarde muette vers le ciel ;
Elle embaume et pleure et frissonne
D'amour et du mal d'aimer.

Chagrin de jeune fille

Petites gouttes, êtes-vous des larmes
Sur les corolles des fleurs ?
Ou est-ce le chagrin du cœur,
Que les fleurs regardent en pleurs ?

Murmure printanier, est-ce toi qui souffle
Ces plaintes dans la délicate reverdie ?
Ou suis-je seul à entendre la question :
Où est sont tes joies envolées ?

Vous n'êtes jamais les yeux de Dieu,
Petites étoiles dans la voûte céleste !
Ah, aucun éclat de consolation ne brille
Dans ce monde sans joie.

Die Soldatenbraut (1847)

Eduard Mörike (1804 – 1875)

Ach, wenn's nur der König auch wüßt',
Wie wacker mein Schätzelein ist !
Für den König, da ließ' er sein Blut,
Für mich aber eben so gut.

Mein Schatz hat kein Band und kein' Stern,
Kein Kreuz wie die vornehmen Herrn,
Mein Schatz wird auch kein General ;
Hätt' er nur seinen Abschied einmal !

Es scheinen drei Sterne so hell
Dort über Marien-Kapell ;
Da knüpft uns ein rosenrot' Band,
Und ein Hauskreuz ist auch bei der Hand.

Ins Freie (1850)

Wilfried von der Neun (1826 – 1916)

Mir ist's so eng allüberall !
Es schlägt das Herz mit lautem Schall,
Und was da schallt, sind Lieder !
Aus düstrer Mauern bangem Ring
Flieg' ich ins Weite froh und flink :
Da atm' ich Wonne wieder !

Da flattert aus der offenen Brust
Die Sehnsucht nach verrauschter Lust
Und nach gehoffter Wonne :
Die Winde tragen's himmelan,
Die Gräslein geben Fürbitt' dran,
Sich neigend in der Sonne.

La fiancée du soldat

Ah, si seulement le roi savait lui aussi
Combien mon petit trésor est courageux !
Pour le roi, il donnerait son sang,
Mais pour moi tout autant.

Mon trésor n'a pas de ruban ni d'étoile,
Ni de croix comme les messieurs ,
Mon trésor ne sera jamais général ;
Si seulement il faisait ses adieux !

Trois étoiles brillent si clair là-haut,
Au-dessus de la chapelle de la Vierge Marie ;
Là nous liera un ruban de roses rouges
Et nous auront aussi un crucifix sous la main.

A l'air libre

Je me sens partout tellement à l'étroit !
Mon cœur bat à tout rompre,
Et ce qui y résonne, ce sont des chants !
D'un étai angoissant de murs austères,
Je m'enfuis au loin, heureux et alerte :
Là, je respire à nouveau la volupté !

Là, palpите hors de la poitrine libérée
La nostalgie d'un plaisir disparu
Et d'une volupté désirée :
Les vents l'emporte vers le ciel,
Les gazons y ajoutent leur prière
En s'inclinant sous le soleil.

Nicolas Bacri (*1961)

Oiseaux, opus 161 (2021) – Saint-John Perse (1887 – 1975)

L'aile puissante et calme

L'aile puissante et calme, [...] ils vont et nous devancent aux franchises d'outremer, comme aux Echelles et Comptoirs d'un éternel Levant. Ils sont pèlerins de longue pérégrination, Croisés d'un éternel An Mille. Et aussi bien furent-ils « croisés » sur la croix de leurs ailes... [L'aile puissante et calme, ils vont et nous devancent] Nulle mer portant bateaux a-t-elle jamais connu pareil concert de voiles et d'ailes sur l'étendue heureuse ?

Ignorants de leur ombre

Ignorants de leur ombre, et ne sachant de mort que ce qui s'en consume d'immortel au bruit lointain des grandes eaux, ils passent, nous laissant et nous ne sommes plus les mêmes. Ils sont l'espace traversé d'une seule pensée.

Laconisme de l'aile

Laconisme de l'aile ! ô mutisme des forts... Muets sont-ils, et de haut vol, dans la grande nuit de l'homme. Mais à l'aube, étrangers, ils descendent vers nous : vêtus de ces couleurs de l'aube – entre bitume et givre – qui sont les couleurs mêmes du fond de l'homme... Et de cette aube de fraîcheur, comme d'un ondolement très pur, ils gardent parmi nous quelque chose du songe de la création.

Commande de *Lied et Mélodie*
© Editions Gallimard

Washington, mars 1962.



Georges Braque (1882-1963), *Saint-John Perse : L'ordre des oiseaux*, (1962)

Franz Schubert (1797 – 1828)

Die Berge (1815)

Friedrich von Schlegel (1772 – 1829)

Sieht uns der Blick gehoben,
So glaubt das Herz die Schwere zu besiegen ;
Zu den Himmlischen oben
Will es dringen und fliegen.
Der Mensch, empor geschwungen,
Glaubt schon, er sei durch die Wolken gedrunen.

Bald muß er staunend merken,
Wie ewig fest wir auf uns selbst begründet.
Dann strebt in sichern Werken
Sein ganzes Tun, verbündet,
Vom Grunde nie zu wanken,
Und baut wie Felsen den Bau der Gedanken.

Und dann in neuen Freuden
Sieht er die kühnen Klippen spottend hangen ;
Vergessend aller Leiden,
Fühlt er einzig Verlangen,
An dem Abgrund zu scherzen,
Denn hoher Mut schwillt ihm in hohem Herzen.

Die Sommernacht (1815)

Friedrich G. Klopstock (1724 – 1803)

Wenn der Schimmer von dem Monde nun herab
In die Wälder sich ergießt, und Gerüche
Mit den Düften von der Linde
In den Kühlungen wehn ;

So umschatten mich Gedanken an das Grab
Der Geliebten, und ich seh' in dem Walde
Nur es dämmern, und es weht mir
Von der Blüthe nicht her.

Ich genoß einst, o ihr Toten, es mit euch !
Wie umwehten uns der Duft und die Kühlung,
Wie verschönt warst von dem Monde,
Du, o schöne Natur !

Les montagnes

Quand nous tournons notre regard vers le haut,
Notre cœur croit qu'il va vaincre la gravité,
Et jusqu'au ciel très haut
Il veut s'échapper et s'envoler.
L'homme, en prenant de la hauteur,
Croit déjà qu'il a traversé les nuages.

Mais bientôt il doit s'apercevoir, étonné,
Combien nous sommes fixement ancrés en nous-mêmes ;
Alors, par un travail acharné, il s'efforce
De réaliser des œuvres durables, obstinément,
Sans jamais vaciller sur ses fondements,
Et il construit tel un roc l'édifice de ses pensées.

Et alors, avec une joie nouvelle,
Il regarde les pires écueils en se moquant ;
Oubliant toutes les souffrances,
Il ressent uniquement le désir
De plaisanter au bord de l'abîme,
Car un noble courage grandit dans son noble cœur.

La nuit d'été

Quand la lueur de la lune soudain
Se répand sur les forêts, et que les parfums
Et les senteurs du tilleul
Soufflent dans la fraîcheur :

Alors les pensées m'enveloppent près de la tombe
De ma bien-aimée, et je ne vois dans la forêt
Que l'obscurité, et je ne suis pas atteint
Par la brise parfumée des fleurs.

Je me suis une fois réjoui avec vous, ô morts !
Combien les parfums et la fraîcheur soufflaient sur nous,
Combien tu étais sublimée dans le clair de lune,
Toi, ô belle Nature !

Abendröte (1823)

Friedrich von Schlegel (1772 – 1829)

Tiefer sinket schon die Sonne,
Und es atmet alles Ruhe,
Tages Arbeit ist vollendet,
Und die Kinder scherzen munter.
Grüner glänzt die grüne Erde,
Eh die Sonne ganz versunken ;
Milden Balsam hauchen leise
In die Lüfte nun die Blumen,
Der die Seele zart berührt,
Wenn die Sinne selig trunken.
Kleine Vögel, ferne Menschen,
Berge himmelan geschwungen,
Und der große Silberstrom,
Der im Tale schlank gewunden,
Alles scheint dem Dichter redend,
Denn er hat den Sinn gefunden ;
Und das All ein einzig Chor,
Manches Lied aus einem Munde.

Frühlingsglaube (1820)

Ludwig Uhland (1787 – 1862)

Die linden Lüfte sind erwacht,
Sie säuseln und weben Tag und Nacht,
Sie schaffen an allen Enden.
O frischer Duft, o neuer Klang !
Nun armes Herze, sei nicht bang !
Nun muß sich Alles, Alles wenden.

Die Welt wird schöner mit jedem Tag,
Man weiß nicht, was noch werden mag,
Das Blühen will nicht enden.
Es blüht das fernste, tiefste Tal.
Nun armes Herz, vergiß der Qual !
Nun muß sich Alles, Alles wenden.

Rougeoiement du crépuscule

Le soleil plonge déjà plus profondément,
Et tout respire la paix,
Le travail de la journée est achevé,
Et les enfants s'amuse joyeusement.
La terre verte brille d'un vert plus vif,
Avant que le soleil n'ait disparu entièrement.
Les fleurs répandent doucement
Dans les airs un doux baume,
Qui tendrement touche l'âme,
Et dont les sens bienheureux s'enivrent.
Des petits oiseaux, des gens au loin,
Des montagnes bordant le ciel,
Et le grand courant argenté,
Mince et tordu dans la vallée,
Tout semble parler au poète,
Car il a trouvé leur sens :
Que tout est uni en un seul cœur,
Un grand chant sortant d'une bouche.

Foi dans le printemps

Les douces brises sont éveillées,
Elles soufflent et bruissent jour et nuit,
Elles enfantent de toute part.
Ô frais parfum, ô sonorité nouvelle !
A présent, pauvre cœur, ne sois pas inquiet !
A présent tout, tout va changer.

Chaque jour le monde devient plus beau,
On ne sait ce qui peut encore arriver,
Les floraisons ne veulent pas cesser ;
Le vallon le plus lointain et le plus profond fleurit !
A présent, pauvre cœur, oublie ton tourment !
A présent tout, tout va changer.

Traductions : Lied & Mélodie

JOURNÉES LM 2022 : LES 10 ANS DE LIED ET MÉLODIE !

Du 19 au 22 mai 2022

Genève, Palais de l'Athénée, Salle des Abeilles

8 récitals, 8 duos, 8 musicologues, 8 créations

ŒUVRES DE SCHUBERT, SCHUMANN, BACRI, LISZT,
DOHNANYI, KODALY, REGER, BLANK, FINZI, WOLF, BERG,
WEBERN, RAVEL, TREICHEL, BOULEZ, DEBUSSY,
BRAHMS, MAHLER, BRITTEN, POULENC, LEUENBERGER,
STURZENEGGER, HAYDN, FAURE, RUSHTON, MESSIAEN,
ABOULKER, BOULANGER, WIENER, TAKAGI, STRAUSS
BARTOK, SZYMANOWSKI, GRIEG, MAMIYA, DVORAK,
HONEGGER, SATIE, ADORNO, GOUNOD

Retrouvez l'intégralité de nos documents et de nos archives sur notre site
www.liedetmelodie.org

Nous remercions très vivement les ayants droit des poètes
René Char, Philippe Jaccottet, Saint-John Perse et Jules Supervielle,
ainsi que les Editions Gallimard, pour leur autorisation.